



HAL
open science

Famines et sous-alimentation en Inde

François Durand-Dastès

► **To cite this version:**

François Durand-Dastès. Famines et sous-alimentation en Inde. Tricontinental: Famines et pénuries, La Découverte, pp.11-25, 1983. hal-02449504

HAL Id: hal-02449504

<https://hal.science/hal-02449504v1>

Submitted on 22 Jan 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Famine et sous-alimentation en Inde

Il est peut-être significatif que la seule citation utilisée pour illustrer la définition du mot « famine » dans une édition récente du *Petit Robert* (1968) soit une phrase de P. Loti relative à l'Inde. On considère facilement l'Inde comme « terre de famine », association largement justifiée par l'histoire, mais pas par l'histoire la plus récente, puisqu'on peut considérer que la dernière famine au sens strict qui a eu lieu en Union indienne (le cas du Bangla Desh étant différent) remonte à près de quarante ans, avec la très grave crise du Bengale de 1943.

L'Inde a connu en effet une évolution qui l'a fait passer d'une situation caractérisée par des famines fréquentes et répétées, à un état de sous-alimentation chronique. Ce changement est souvent assez mal connu, et il vaut la peine de le décrire, car son étude offre bien des enseignements, intéressants pour l'ensemble du tiers monde. La mise en place des commissions d'enquête sur les famines à partir de 1860, puis le début des recensements systématiques de la population en 1871 fournissent une documentation abondante, qui incite à prendre pour point de départ les années qui ont immédiatement suivi la rébellion de 1857 et la fondation de l'Empire britannique des Indes.

La famine ne saurait en aucun cas être confondue avec la sous-alimentation chronique. Il s'agit d'une crise brutale, comportant une raréfaction des produits alimentaires disponibles pour une part importante de la population, qui entraîne une aggravation nette de conditions de vie déjà difficiles, et une augmentation de la mortalité. Cette surmortalité permet d'identifier clairement les famines proprement dites ; elle signale l'importance de la crise, et montre qu'elle a rendu inefficaces les mesures palliatives prises, s'il y en a eu. Dans le cas où cette surmortalité n'apparaît pas, on peut parler de « crise de rareté » ou de « raréfaction », termes qui traduisent assez bien celui de « *scarcity* », courant dans le vocabulaire des économistes et historiens indiens ou spécialistes de l'Inde. Il fait d'ailleurs l'objet d'une définition légale.

La sous-alimentation chronique et les raretés ont, comme les famines, des aspects profondément tragiques, devant lesquels nul ne peut rester indifférent. Quand un adulte ou un enfant est emporté par une maladie bénigne, parce qu'il ou elle est miné par une alimentation insuffisante, on peut dire qu'il est « mort de faim », et, en ce sens, on meurt encore beaucoup de faim en Inde, beaucoup trop. Mais il faut tout de même considérer que la crise de surmortalité brutale qui multiplie par trois ou quatre le nombre de morts est un phénomène particulier, parce que particulièrement tragique, qui mérite de faire l'objet d'une réflexion attentive. De telles distinctions choquent souvent, parce qu'on est là dans un domaine où la sensibilité est particulièrement vive¹. Mais la confusion du vocabulaire, les évaluations fantaisistes ou approximatives, les exagérations polémiques

¹ Comme le montrent par exemple les réactions provoquées parmi les lecteurs d'un journal français par des articles dont les auteurs cherchaient à évaluer avec précision le nombre réel de morts de faim. (*Le Monde*, 24.3.82 et 16.6.82)

ne font rien avancer, et n'apportent rien au sort des victimes présentes ou futures, ni à la mémoire de celles du passé.

Famines et démographie

Les caractéristiques essentielles des 120 années écoulées depuis 1860 ont été résumées dans le tableau suivant, qui fait apparaître une périodisation très nette.

De 1860 à 1908, les famines et les raretés, mais surtout les premières, ont été nombreuses et graves, comme le montre l'ampleur des populations et régions affectées, et l'importance des surmortalités. Ces quatre dernières décennies du XIX^e siècle, et la première du XX^e ont connu une aggravation nette par rapport aux périodes antérieures. Certains auteurs estiment que l'on peut compter environ une quinzaine de famines du XI^e au XVIII^e siècle, et qu'on enregistre ensuite une accélération de leur succession, qui atteint son maximum pendant la période en question (BHATTIA, 1963). Bien que les évaluations antérieures à 1891 soient assez imprécises, on notera que la population indienne a augmenté assez lentement pendant ces années.

De 1908 à l'indépendance, soit au début des années 1950, les grandes crises ont été moins fréquentes. L'épidémie de « grippe espagnole » de 1918 a cependant été précédée d'une famine assez courte en 1917, et une très grave crise, limitée au Bengale, s'est produite en 1943. C'est au milieu de cette période, vers 1921, qu'a commencé une augmentation de la population qui se poursuit sans relâche depuis, comme le montrent bien les taux de croissance pour les périodes intercensales indiqués sur le tableau.

Depuis l'indépendance, il n'y a pas eu de grande famine, et les raretés ont elles-mêmes été assez peu fréquentes ; cela malgré des crises agricoles graves, comme celle qui affecte toute l'Inde en 1965-1966, ou celle du Maharashtra (arrière-pays de Bombay) de 1970 à 1973.

Le Tableau 1 fait apparaître nettement un fait essentiel : les famines les plus graves ont eu lieu au moment où la croissance de la population était faible, très inférieure à celle de beaucoup de pays d'Europe au même moment. Inversement, les taux de croissance démographique les plus forts (plus de 24% de 1961 à 1981) sont observés au moment où les famines ont à peu près disparu, la sous-alimentation chronique demeurant cependant grave. Cette constatation montre bien qu'il n'existe pas de détermination simple des famines par la croissance de la population, comme on l'écrit souvent. S'il est une relation qui apparaît dans le tableau, c'est plutôt la réduction du taux de croissance démographique par l'effet des surmortalités liées aux famines ou aux épidémies. La période de 1860 à 1921 correspond à une « situation traditionnelle » où le freinage de l'accroissement de la population est opéré en partie par des ponctions fréquentes dues aux crises alimentaires - mode de régulation de la population dont on ne saurait prétendre qu'il est acceptable du point de vue éthique, s'il faut porter un jugement de valeur...

Une telle évolution pose trois grands problèmes : celui de l'explication des famines, de leur mécanisme ; celui des causes de leur moindre fréquence après 1908 et de leur disparition après 1943 ; celui enfin du maintien d'une sous-alimentation chronique jusqu'à aujourd'hui.

Tableau 1 : Les crises alimentaires en Inde, 1860-1981

Croissance démographique décennale (en %)		Crises				
		Date	Caractère F = famine R = rareté	Superficie affectée (milliers km ²)	Population affectée (millions)	Surmortalité (milliers de décès excédentaires)
1860-1890	Croissance lente	1860	F	..	13	200
		1865	F	200	..	1400
		1866	F	450
		1873	F	100
		1875	F	..	17	..
		1876-1878	F	530	36	6000
		1879	R
		1884	F
		1886	R
		1888	F	8	..	150
1891-1900	0,8	1890-1892	F	90	5	100
		1896	F	1300	100	4500
		1897-1899	F	520	40	2000
1901-1910	5,75	1905-1907	F	60	..	235
		1907	R
1911-1920	-0,31	1917-1918	F + épidémie
1921-1930	11,0		} 18 périodes de rareté			
1931-1940	14,2					
1941-1950	13,3	1943	Famine du Bengale			
1951-1960	21,5	1965-1966	Crise			
1961-1970	24,8					
1971-1981	24,8			1972	Crise de Maharashtra	

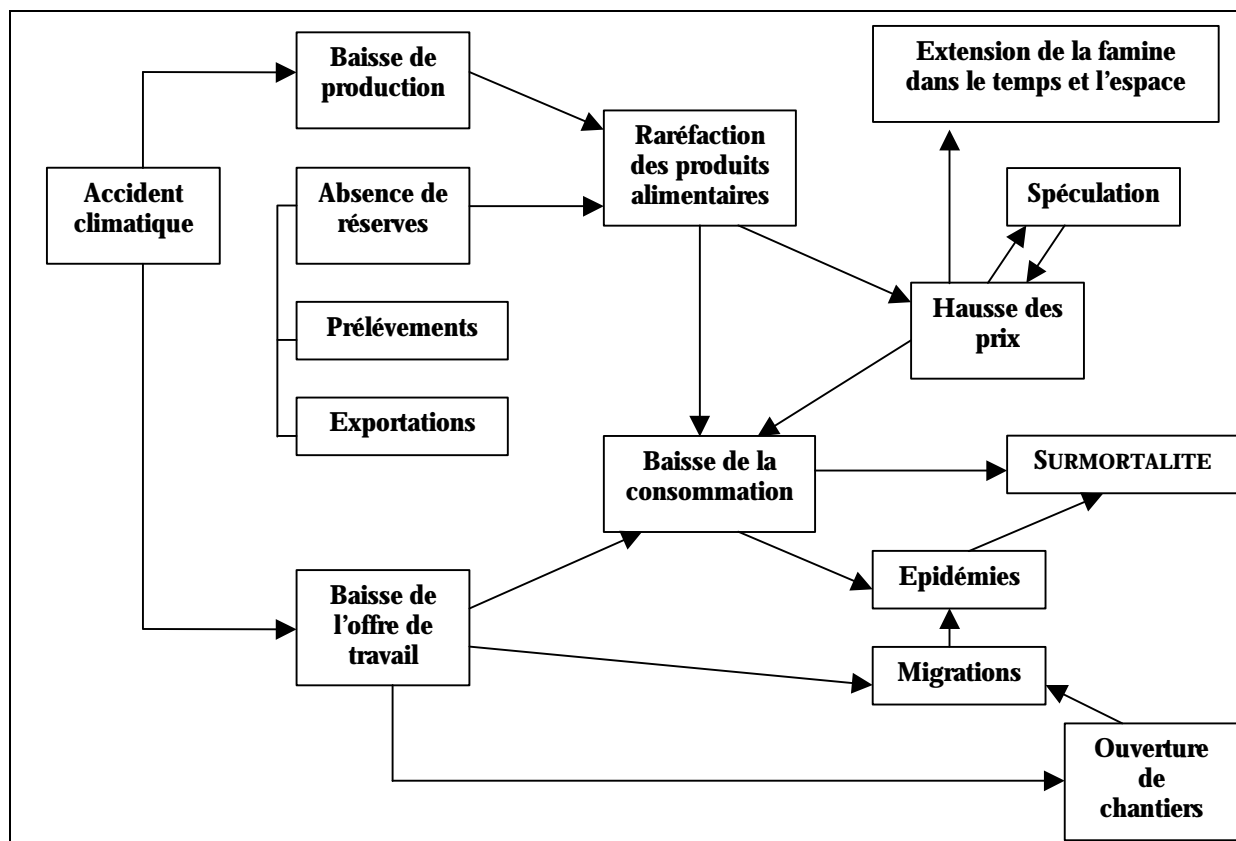
Nota : Le détail des crises n'est donné que pendant la période où elles ont été les plus graves (1860-1907). Le signe .. indique les données non disponibles ; les évaluations de superficie, population et surmortalité ne donnent que des ordres de grandeur.

Les mécanismes des famines

La lecture des rapports des commissions d'enquête sur les famines instituées régulièrement par le gouvernement de l'Inde après 1860, et des ouvrages qui les utilisent largement, permet de définir un « mécanisme type » de la famine. Comme il présente de nombreux phénomènes d'interaction et de rétroaction, nous l'avons présenté dans le schéma ci-après (cf. Figure 1). Celui-ci met en évidence l'ensemble des principaux mécanismes ; ils n'ont pas tous joué dans tous les cas, chaque crise comportant des aspects particuliers, sur lesquels nous reviendrons.

Ce schéma accorde une place importante aux « accidents climatiques », principalement des sécheresses, et à la réduction de la production agricole qui en résulte. Il s'agit là d'un facteur déclenchant, dont l'importance n'est niée par aucun auteur. L'accident climatique a des conséquences d'autant plus graves qu'il affecte plusieurs années successives, et qu'il intéresse des régions plus étendues. Les mécanismes des pluies en Inde sont tels que la probabilité de défaillances de la pluviosité sur des grandes parties du pays est assez élevée, comme nous l'avons montré ailleurs (DURAND-DASTES, 1982).

Figure 1 : Mécanismes de fonctionnement et d'apparition de la famine



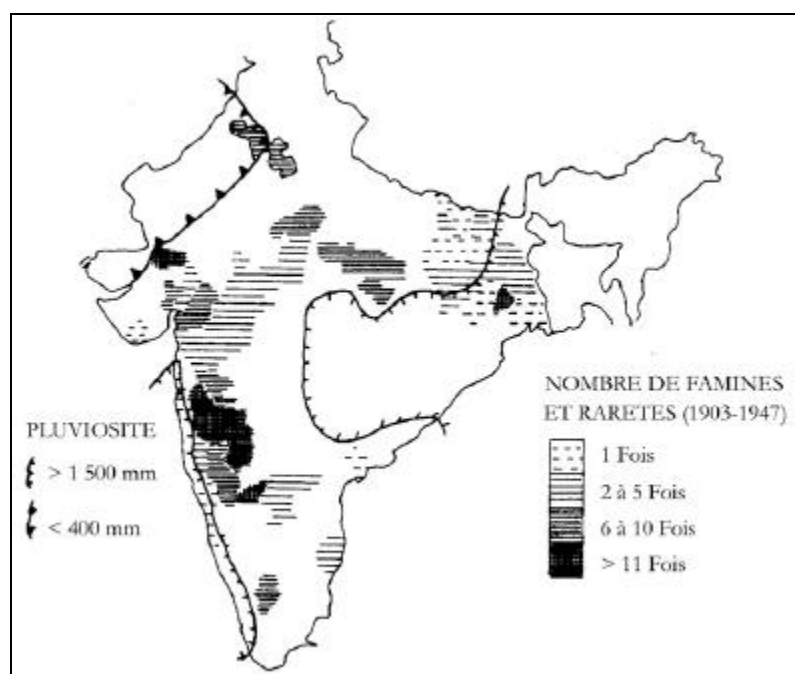
Il existe certes en Inde une technique utilisée notamment pour lutter contre les irrégularités de la pluviosité : c'est l'irrigation. Mais il faut bien comprendre que certains types d'irrigation n'offrent qu'une protection incomplète contre des sécheresses prolongées et/ou étendues. Ainsi, la dérivation des eaux fluviales sans construction de barrages-réservoirs, telle qu'elle était pratiquée de temps immémoriaux dans le sud de l'Inde, et telle que les Britanniques la développent au Punjab au XIX^e siècle, est évidemment peu efficace si les rivières voient leur alimentation considérablement diminuer. Plus généralement, seules les techniques d'irrigation qui réalisent des transferts d'eau à grande distance, ou d'une année à l'autre, sont vraiment efficaces en cas de sécheresse très étendue. Or, elles n'ont été utilisées systématiquement que dans l'Inde indépendante (DURAND-DASTES, 1966).

L'importance des accidents climatiques permet d'expliquer pour une part la carte des famines et des raretés que nous reproduisons ci-après (cf. Figure 2). Elle fait apparaître une fréquence particulière des accidents dans les régions où l'agriculture sèche est possible, tout en étant menacée par des fluctuations relativement mineures des précipitations (régions recevant en moyenne entre 400 et 1 500 mm de pluies). Les régions plus pluvieuses sont mieux à l'abri, les régions plus sèches ne connaissent guère de cultures sans irrigation.

Mais les crises climatiques ne sont lourdes de conséquences que dans la mesure où la population n'a pas de réserves, en nature ou en argent. A cet égard, deux facteurs principaux peuvent être retenus. Tout d'abord, la lourdeur des prélèvements sur la production, opérés soit par les propriétaires fonciers - souvent absentéistes et peu attachés au développement de la production, surtout des productions alimentaires, soit par le gouvernement. L'accent a été mis sur ce rôle de la taxation par la plupart des

auteurs indiens (DUTT, 1900), mais aussi par certains des enquêteurs britanniques. Pour Dutt, dans ses célèbres « lettres à Lord Curzon » (le vice-roi de l'époque), « (l'intensité des famines) est due à la faiblesse des ressources et à la pauvreté chronique des cultivateurs, *causées par la surtaxation de la terre* » (souligné par nous). D'ailleurs, la carte de la fréquence des crises a été aussi interprétée comme reflétant la répartition des systèmes fonciers où les prélèvements sur la production étaient particulièrement lourds : prélèvement des « zamindars », intermédiaires plus ou moins parasites, dans tout le Nord-Est de l'Inde, prélèvements par des impôts dont le taux était souvent réajusté dans d'autres régions, comme la « présidence de Madras » (les auteurs indiens tendent d'ailleurs souvent à dédouaner les zamindars, et à insister sur les influences de la taxation. Il semble bien que la carte leur donne tort sur ce point, puisque le nord-est de l'Inde était soumis à une taxation à taux fixe relativement légère, alors que l'action des zamindars y jouait à plein ; on voit que les crises y étaient fréquentes, malgré l'abondance des pluies).

Figure 2 : Fréquence des famines et raretés en Inde



Source : *National Atlas of India*

En second lieu, les réserves des agriculteurs étaient souvent réduites par le maintien d'une politique d'exportation vers l'Europe, de produits de plantation, certes, mais aussi de céréales. Exportations auxquelles les agents britanniques et de nombreux intermédiaires indiens trouvaient un profit certain, au point qu'il y a des exemples de ventes poursuivies alors même que la sécheresse annonçait des difficultés graves...

L'accident climatique, dans ces conditions générales de réserves insuffisantes, pouvait alors déclencher une série de processus cumulatifs, indiqués sur le schéma, qui n'appelle que quelques remarques. La crise agricole provoque une baisse de la consommation de larges secteurs de la population, suivant un triple mécanisme :

- un mécanisme simple et immédiat, interprétable en termes d'autoconsommation : le cultivateur récolte moins, et doit se priver gravement ;
- un mécanisme qui fait intervenir la hausse des prix, dans une économie qui se commercialise de plus en plus pendant la période considérée ; ces hausses de prix représentent souvent un doublement, parfois un triplement de la valeur des céréales et autres graines alimentaires ;
- un mécanisme qui intéresse une partie bien précise de la population, les ouvriers agricoles. En effet, si les perspectives d'obtenir une récolte deviennent trop faibles, les agriculteurs renoncent à faire effectuer des travaux dans les champs, et n'engagent plus de main-d'œuvre. Cet effet, très important, est noté dès 1862 par B. Smith : « *Nos famines sont des famines de travail plutôt que des famines de nourriture* ».

Tous ces processus conduisent évidemment à établir une différenciation sociale parmi les populations, une inégalité devant la famine. En souffrent particulièrement les catégories recevant des revenus fixes, salariés agricoles et aussi artisans villageois, victimes à la fois de la hausse des prix et de la baisse des revenus : les premiers sont affectés par la cessation des travaux des champs, les seconds par la baisse des commandes de la part de leurs clients traditionnels, dont la capacité d'achat diminue².

L'intervention de processus liés à l'économie de marché a une conséquence sur le type même de famine. La hausse des prix précède souvent les effets directs de la réduction de la production, puisqu'elle se déclenche dès que la mauvaise récolte devient prévisible, c'est-à-dire souvent plusieurs semaines ou mois à l'avance. D'autre part, les hausses de prix peuvent affecter des régions voisines de celles où les productions sont défailtantes. Et cela d'autant plus que les communications sont bonnes. Dans beaucoup de cas, on constate des hausses de prix le long des voies navigables ou des lignes de chemin de fer conduisant aux régions frappées par la famine, jusqu'à des distances assez fortes. On est donc très loin, dès les années 1860, de ce qu'on peut appeler des « famines d'isolat » où ce sont les conditions locales qui ont le rôle déterminant.

La crise de surmortalité est déclenchée directement par la baisse de consommation. Mais elle est liée également à des épidémies, notamment de choléra (LARDINOIS, 1982). Epidémies, elles-mêmes dues à trois facteurs : la diminution de la qualité de l'eau de boisson en période de sécheresse, la perte de résistance des populations affaiblies par la faim, le brassage dû à des déplacements massifs de populations fuyant les régions les plus touchées.

Le gouvernement de l'Inde, ou les gouvernements locaux ont assez tôt développé des stratégies de lutte contre la famine : organisation de transports de grains vers les régions affectées, distributions gratuites à certaines catégories de la population, ouverture de chantiers destinés à la fois à fournir du travail aux ouvriers agricoles et artisans, et à sauver en partie la récolte, par exemple en faisant creuser des puits. Ces stratégies ont été

² On est frappé par l'importance attribuée à ces mécanismes par les enquêteurs dès la fin du XIX^e siècle. Ils traduisent à la fois le degré de commercialisation de l'économie, et l'effritement du système d'échanges de services entre artisans et cultivateurs dans le cadre du village (système « Jajmani »).

mises en place progressivement, et appliquées avec un succès très inégal selon les lieux et les époques. Le gouvernement anglais, marqué par les théories du libéralisme économique, s'est toujours engagé avec réticence dans cette voie. Ainsi, peut-on lire dans une résolution du gouvernement de l'Inde, au début de la famine de 1897, cette phrase significative : *«Même dans les pires circonstances d'urgence concevables, aussi longtemps que le commerce a la liberté de suivre son cours normal, nous ferions plus de mal que de bien en essayant d'intervenir»*. De plus, on a très vite posé des limites à l'ampleur de l'intervention. Dans la lettre de mission envoyée à Sir R. Temple, chargé d'organiser les secours lors de la famine de 1877, on pouvait lire : *«La tâche de sauver les vies, sans tenir compte des coûts, est une tâche qu'il est hors de notre pouvoir d'entreprendre»*. Il faut aussi noter que l'administration britannique était surtout policière et fiscale (de façon significative, les responsables des districts portaient le nom de « collectors »), et qu'elle était mal préparée à des interventions du type de celles exigées par les famines.

Chaque famine présente une certaine originalité par rapport à ce modèle général. Il n'est guère possible d'insister longuement ici sur ce point. La différenciation des crises est liée principalement à cinq types de facteurs :

- l'ampleur et la durée de l'accident climatique ;
- les cadres économiques et sociaux : les systèmes de taxation et les régimes de la terre, très variés, différencient largement les possibilités de résistance des populations ;
- les conjonctures économiques : en particulier, de mauvaises récoltes en Europe tendaient à induire une augmentation des exportations indiennes, en raison des prix rémunérateurs, donc à réduire les stocks locaux ;
- l'efficacité de l'intervention gouvernementale, dépendant notamment des conceptions des différents vice-rois et de leurs conseillers.
- les phénomènes liés à la conjoncture politique, comme les guerres. A cet égard, la famine du Bengale de 1943 est exemplaire. Elle est certes due à une sécheresse grave, mais aussi à l'invasion de la Birmanie par les Japonais. Celle-ci privait l'Inde d'une source d'approvisionnement voisine, et faisait craindre une invasion prochaine du Bengale ; en prévision de cette attaque, les Britanniques avaient retiré beaucoup de bateaux de la région, si bien que le transport des grains devenait très difficile.

Les causes de la raréfaction des famines

La diminution du nombre de famines après 1908, et leur disparition quasi totale après l'indépendance alors même que la population commençait d'augmenter rapidement, peuvent être expliquées par la disparition au moins partielle de certains composants du « système de la famine » décrit dans le schéma précédent. Mais le rôle respectif de ces différents éléments d'explication n'est pas facile à établir.

L'absence d'accidents climatiques majeurs, tels qu'ils se sont répétés à la fin du XIX^e siècle, est le premier facteur à considérer : on estime généralement que la période 1908-1950 a été assez favorable du point de vue climatique, encore que cette affirmation mériterait d'être vérifiée soigneusement. Il est certain par contre que des catastrophes climatiques de forte ampleur se sont produites en 1965-1966 dans toute l'Inde, et en 1970-1973 dans l'Ouest de la péninsule (Maharashtra notamment). Or, si elles ont entraîné des difficultés graves, et de dures souffrances pour des masses humaines importantes, elles ne se sont pas traduites par des surmortalités comparables à celles des périodes antérieures en Inde, ni à celles observées récemment dans le Sahel africain, en Éthiopie,

et peut-être même en Chine³. Il faut donc avoir recours à des explications d'ordre économique, social, et politique. Celles que nous avancerons ici sont surtout valables pour la période postérieure à l'indépendance, le cas des deux dernières décennies de la domination coloniale restant moins bien connu.

Il faut d'abord mentionner une augmentation sensible de la production agricole, notamment des produits alimentaires consommés sur place. Pendant la période coloniale, le développement des cultures commerciales destinées à la vente sur le marché mondial s'était fait aux dépens des céréales et des légumes secs (pour un indice 100 en 1897-1905, les productions alimentaires étaient passées à l'indice 97 en 1936-1945, alors que les cultures commerciales passaient à l'indice 177; par contre, depuis l'indépendance, la progression des différents types de cultures se fait à peu près au même rythme). Même changement de priorité dans la politique économique d'ensemble. L'Inde indépendante a renoncé à rentabiliser son commerce extérieur par des exportations agricoles faites à tout prix. Elle a cherché à développer ses exportations industrielles, et a aussi, il faut le dire, accepté un endettement considérable, d'un type que les gouvernements coloniaux n'envisageaient pas. Les importations massives de céréales, jusqu'au milieu des années 1970, ont permis des interventions sur les prix qui ont sans doute sauvé beaucoup de vies, notamment lors des événements de 1965-1966.

Bien qu'il faille être très prudent en la matière, on peut faire état aussi de mesures législatives qui ont fait disparaître quelques-uns des prélèvements les plus lourds opérés aux dépens des agriculteurs. L'abolition de l'institution du zamindariat, si lente et incomplète qu'elle ait été, a tout de même eu des résultats bénéfiques dans de grandes parties de l'Inde. Il en va de même pour quelques mesures de limitation des loyers de la terre.

Il y a eu également un changement non négligeable dans la conception des ouvrages d'irrigation. Leur efficacité a été améliorée, notamment par la construction de grands barrages-réservoirs, seul moyen de lutte contre les sécheresses longues et étendues. Cette construction s'explique à son tour par les progrès techniques, mais aussi par une autre stratégie économique, qui accorde moins de place à la rentabilité immédiate.

Enfin, la crise du Maharashtra en 1970-1973 semble avoir démontré l'efficacité relative de l'administration de développement mise en place dans les campagnes après l'indépendance. On a tout dit sur l'insuffisance de l'administration indienne et sa corruption. Peut-être les a-t-on quelque peu exagérées. En tout cas, les responsables des « blocs de développement » semblent avoir mieux mis en oeuvre les politiques d'aide (distributions, chantiers de travaux, etc.) que leurs prédécesseurs de l'administration coloniale. On n'oubliera pas non plus que dans l'Inde contemporaine, les gens affectés par les famines sont devenus des électeurs, nouveauté qui tend à stimuler les actions des autorités politiques locales (SUBRAMANIAN, 1975).

En définitive, il semble bien que les faits aient largement donné raison à ceux qui, en Inde comme ailleurs, insistent sur la responsabilité de la colonisation dans la genèse des famines. Beaucoup des éléments du « système de la famine » que nous avons décrit

³ L'Inde a une presse d'opposition libre, et elle est ouverte à la circulation, des étrangers. La lecture des journaux et revues tant indiens qu'internationaux conduit à tempérer le triomphalisme de certains ouvrages d'inspiration gouvernementale, mais confirme l'absence de catastrophes comparables, même de loin, à celle des famines d'avant 1943.

sont liés au système colonial lui-même : prélèvements forts sur les revenus agricoles, maintien de structures très contraignantes et inhibitrices de la croissance, souci de rentabiliser l'Empire, qui se traduit par une grande variété de phénomènes, depuis la conception des ouvrages d'irrigation jusqu'aux limitations des crédits finançant les mesures de secours, en passant par la poursuite des exportations alors même que la sécheresse et l'inondation commençaient à exercer leurs ravages. Par contre, les famines indiennes de la période étudiée ici ne semblent pas pouvoir être considérées comme des conséquences de la croissance démographique : elles se sont produites en phase d'augmentation lente, elles ont contribué à la freiner encore, mais sans pour autant que la ponction opérée par une famine ait empêché qu'elle soit suivie par une ou plusieurs autres, peu de temps après.

Les famines indiennes dont on a une assez bonne connaissance sont donc des phénomènes historiquement datés ; quoi qu'il arrive dans l'avenir, il reste vrai que l'Inde indépendante a réussi, par la mise en oeuvre d'une politique réformatrice, très souvent décriée à assurer au pays quarante ans sans famine dans une conjoncture démographique ascendante.

Naturellement, cette constatation ne doit pas conduire à donner une vision trop optimiste de la situation indienne. La sous-alimentation et la malnutrition y restent des phénomènes de masse. Leur mesure pose des problèmes délicats (PERISSE, 1982), malgré la multiplication des enquêtes et le travail d'organismes de recherche sérieux comme le *National sample survey* (DANDEKAR et RATH, 1971 ; SUKHATME, 1965 ; et CLARK, 1972). Il semble que la proportion des sous-alimentés ne puisse être considérée comme inférieure à 30% de la population, et que les ravages de la malnutrition soient plus étendus encore. Malgré l'augmentation de la production agricole, un peu plus rapide que celle de la population, et les progrès très réels dans les infrastructures, il est difficile de dire que la menace de la famine est définitivement écartée de l'Inde. De toute façon, la sous-alimentation est en elle-même un phénomène tragique. L'insuffisance de la croissance économique dans tous les secteurs, relativement aux besoins les plus élémentaires, n'est pas niable. L'étude détaillée de ses facteurs dépasserait le cadre de cet article, mais on peut tout de même citer le maintien dans des régions étendues d'une structure sociale paralysante, qui associe le propriétaire-rentier peu soucieux d'investir et le tenancier lourdement exploité qui en est incapable, ainsi que la place des minifundio qui n'arrivent pas à dégager de surplus investissable - ils se partagent environ 20% de la superficie agricole. La croissance dans les autres secteurs n'est pas suffisante pour permettre l'emploi d'une main-d'oeuvre agricole excédentaire ; la stabilité de la proportion des actifs employés dans l'agriculture est un fait très remarquable dans l'Inde contemporaine.

A la différence de bien des pays du tiers monde, l'Inde a réussi pour un long temps à éliminer au moins les crises alimentaires les plus aiguës, mais les problèmes chroniques demeurent.

Tricontinental, 1982, « Famines et pénuries, la faim dans le monde et les idées reçues », Paris, Maspéro, p. 21-25.

Références :

- BAIRD SMITH R., 1862, *Report on the Famines of 1860-1861*, Londres.**
BHATIA B. M., 1963, *Famines in India*, Delhi.
CLARK C., 1972, « Extent of Hunger in India », *Economic and Political Weekly*, p. 2019-2027.
DALYELL, 1867, *Report of the Famine Commission*, Londres.
DANDEKAR V. M. et RATH N., 1971, « Poverty in India », *Economic and Political Weekly*, Bombay, janvier 1971.
DURAND-DASTES F., 1966, « L'irrigation en pays tropical: le cas de l'Inde », *L'Information géographique*, p. 1-13.
DURAND-DASTES F., 1982, « Un aspect du risque climatique en Inde: déficits pluviométriques d'ensemble et production agricole », *Hérodote*, Paris, Maspéro, p. 95-122.
DUTT, 1900, *Open Letters to Lord Curzon on Famines and Land Assessment in India*, Londres.
LARDINOIS R., 1982, « Une conjoncture de crise démographique dans l'Inde du XIX^e siècle: la famine de 1876-1878 », *Population*, p. 371-405.
MANN H., 1955, *Rainfall and Famine, a Study of Rainfall in the Bombay Deccan, 1865-1938*, Bombay.
MODY N., 1972, « Maharashtra drought. For Most, metal breaking », *Economic and Political Weekly*, p. 2479-2485.
***Report of the Indian Famine Commission, 1901, and papers related thereto*, Londres, 1901.**
PÉRISSE J., 1982, « Les dimensions de la sous-alimentation: aspects méthodologiques », *Tricontinental*, Paris, Maspéro, p. 77-94.
SUBRAMANIAN V., 1975, *Parched earth. The Maharashtra drought, 1972-1973*, Bombay.
SUKHATME P. R., 1965, *Feeding India's growing millions*, Delhi.